5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

5 CENTIMES

NEUVIEME ANNEE. - N° 80 — SAMEDI 21 MARS 1903

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50.	8 fr.	15 fr.
Autres Départements	5 fr. 50.	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues d'ailleurs au Bureau du Journal et dans toutes les agences de publicité
ROUBAIX, 146, rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

TERRIBLE DRAME DE LA FOLIE A ROUBAIX

Une femme tuée à coups de marteau et de rasoir par son mari. -- Suicide du meurtrier

Jeu de massacre

Vous n'ignorez pas que nos adversaires éprouvent de temps en temps l'impérieux besoin de tuer quelqu'un. C'est un véritable jeu de massacre, avec cette différence que le massacré n'est pas même effleuré. La grosse balle est bien partie dans la direction du bonhomme, sous la forme d'une phrase à effet, mais le bonhomme n'a pas plus bougé que si on lui avait chanté la romance de la reine Hortense sur l'air de *Viens, poupoule*.

Cette semaine, le bonhomme s'appelle Waldeck-Rousseau. Le voilà, au dire de M. Ribot, fini, usé, mort et enterré, sous le prétexte que nous ne suivons pas sa méthode dans le vote sur les congrégations. On ne nous dit pas à quelle heure ont eu lieu les obsèques et si des discours ont été prononcés sur sa tombe par l'un ou l'autre des académiciens dont il se dispose à briguer les suffrages ; mais il faut croire qu'on l'a tout de même enterré, puisque les nationalistes l'annoncent.

L'un d'eux, qui m'honore de sa fréquentation, tout en me supposant légèrement vendu à l'Angleterre, m'a toutefois rassuré dans une bonne mesure. Waldeck ne serait pas encore mort, mais il serait gravement malade, à la suite d'un refroidissement que nous lui aurions témoigné. Les voilà bien, les effets de la température parlementaire ! C'est nous qui nous refroidissons et c'est l'ancien président du Conseil qui attrape la fâcheuse grippe !

Mon nationaleux n'est pas un homme féroce, et il a bien voulu reconnaître que M. Waldeck-Rousseau servit fidèlement la République, dans des circonstances où elle avait besoin du groupement de toutes les forces et de toutes les intelligences. Cela ne fit point l'affaire de tous, et il lui garde avec son parti une dent qui n'est pas près de tomber ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il lui conteste la part de reconnaissance à laquelle il a droit dans le monde parlementaire, sur les bancs où siègent les républicains. Seulement, voilà ce qui l'étonne agréablement, c'est que nous ayons déjà lâché cet homme d'Etat et que nous soyons à la veille de le faire entrer dans un éternel oubli.

***

Je confesse en toute naïveté que je ne vois pas encore bien comment et sur quel terrain nous avons lâché M. Waldeck-Rousseau. Il a soutenu au Sénat, dans une Commission, une thèse contraire à la nôtre. C'était son droit ; mais où est le lâchage là-dedans ? M. Waldeck-Rousseau n'a plus besoin de nos bulletins de vote pour assurer le triomphe du gouvernement sur la réalisation de ses idées personnelles. Le jour où nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec lui, il n'y a pas l'ombre d'une casse dans la maison de la République, puisque cette divergence d'idées n'entraîne aucune crise ministérielle et ne peut soulever qu'un débat d'à côté. Quand nous nous sommes séparés, ce n'a pas été sous le coup brutal d'un divorce définitif. Tout s'est passé à l'amiable, Waldeck retournant au Sénat et M. Combes venant à la Chambre, sans que l'arrivée de l'un ou le départ de l'autre ait occasionné le moindre scandale politique.

Les nationalistes auront beau souffler dans leurs trompettes d'un sou, ils ne feront pas naître ce scandale. Nous avons voté hier les conclusions du rapport Rabier, sans que notre vote atteigne ou diminue l'ancien président du Conseil. Nous les avons votées parce que nous ne voulons pas être lanternés pendant des semaines, des mois et peut-être des années, par les défenseurs de la congrégation qui nous menacent de lire à la tribune la vie en huit ou dix volumes de chaque fondateur d'un ordre religieux. Nos électeurs ne nous ont pas envoyés à la Chambre pour nous y destiner à Charenton, et ce serait pourtant là que nous irions fatalement, si l'on nous servait, en manière de discours, tout ce qui fut écrit sur saint Bruno et sur les autres saints qui donnèrent une règle à leurs congrégations. Mais en nous refusant énergiquement à la douche nous ne faisons preuve d'aucune hostilité contre M. Waldeck-Rousseau, qui n'en veut pas plus que nous n'en voulons nous-mêmes.

***

Tout compte fait et tout bien examiné, les cafards tiennent tout uniment à démontrer que le parti républicain est incapable de s'attacher à un homme, même quand il lui a rendu des services incontestables, et qu'au jeu des marguerites effeuillées, nous en arrivons tout de suite aux pétales où l'on ne s'aime plus.

C'est toujours la parabole de la poutre et de la paille. Nos adversaires ont réalisé tous les lâchages, y compris celui de Déroulède qui leur a sacrifié sa patrie, et ils nous reprochent de ne pas être assez gentils pour M. Waldeck-Rousseau.

Je parie qu'ils ne nous reprocheraient rien si nous faisions pour lui ce qu'ils ont fait pour Déroulède.

Clovis HUGUES,
Député de la Seine.

AU JOUR LE JOUR

L'EMPREINTE

L'expression populaire : « il ne sait rien faire de ses dix doigts » ne saurait justement s'appliquer à l'assassin Schœffer, qui vient d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité par la Cour d'assises de la Seine.

Ce Schœffer, comme on sait, après avoir accompli son crime, avait négligemment appuyé la main sur la vitre d'une des fenêtres de l'habitation de sa victime. Il y laissa une empreinte de ses doigts, grâce à laquelle M. Bertillon, chef du service anthropométrique, put, en quelques minutes de recherches, fixer l'identité du meurtrier qu'on arrêta ensuite à Marseille. L'empreinte « digitale » l'avait dénoncé à la justice. Ça lui apprendra à « travailler son verre » sans prendre de précautions.

Naturellement on a fait grand bruit autour de cette découverte du signalement d'un accusé établi par ses propres doigts. Hélas ! sans vouloir amoindrir le talent d'observation de M. Bertillon, il sied de convenir que depuis des siècles les Chinois usent de ce procédé. On peut même dire qu'ils l'ont eu de première main !

Les Américains, jamais en retard en matière d'innovation, durent passer cependant après les Fils du Ciel : ils recoururent, à leur tour, au truc de l'empreinte révélatrice, pendant la guerre de Sécession. Mais la principale de ces adaptations est celle qui fut entreprise dans les Indes, afin de reconnaître les Hindous titulaires d'une pension du gouvernement ! Là-bas, par la pratique du système de l'empreinte, on sait le nombre des pensionnés sur le bout du doigt !

Ce n'était évidemment pas pour toucher un titre de rente que Schœffer avait laissé sa signature sur un carreau de vitre. Il en est même parfaitement convaincu à l'heure actuelle. Et, sans doute, si c'était à recommencer, peut-être, le crime commis, penserait-il à se mettre des gants !... Mais on ne songe pas du tout, en ces moments-là, à faire des niches à M. Bertillon !

LE CLÉRICAL RIBOT

Le député de la première circonscription de Saint-Omer a parlé mercredi, à la Chambre, dans la discussion sur les congrégations enseignantes, contre la majorité républicaine et s'est fait l'avocat du parti catholique.

Il faut rendre à cet ancien procureur impérial cette justice qu'il n'a pas varié.

Lorsqu'en 1879 les républicains, conduits alors par Jules Ferry, luttaient contre les jésuites, M. Ribot combattait les décrets.

Déjà, à cette époque, il était avec les cléricaux, contre les républicains.

Comment, après une pareille attitude, ose-t-il émettre la singulière prétention de parler au nom des républicains ?

FOURBERIE CLÉRICALE

Voici les gens d'Eglise qui se laissent prendre à leurs propres pièges !

L'évêque de La Rochelle avait promis à deux de se concitoyens de leur vendre un petit domaine diocésain moyennant quatorze mille francs.

Or, la propriétaire réelle du domaine, la sœur Sainte-Claire, qui avait fait de cet immeuble une maison de retraite pour les ecclésiastiques âgés, en avait, selon la méthode congréganiste, consenti, il y a plusieurs années, la vente fictive à trois ecclésiastiques dont l'abbé Barillon, aujourd'hui vicaire général de l'archevêque de Sens. Ce Barillon est le propriétaire légal et il refuse d'autoriser la vente.

Vainement l'évêque s'efforce de lui rafraîchir la mémoire. Il ne s'agissait que d'une vente fictive. C'était pour rouler à l'occasion l'Etat, mais la vente n'avait rien de sérieux.

Le vicaire général ne veut rien entendre. Il refuse sa signature et le pauvre évêque ne peut s'exécuter et livrer ce qu'il se croyait autorisé à vendre.

L'acheteur assigne l'évêque et celui-ci, pour se justifier, a été obligé de dévoiler le truc de la vente fictive.

Il n'est pas mauvais que ce soient les cléricaux eux-mêmes qui soient forcés d'avouer leurs vilaines et condamnables pratiques. Le cas que nous révèle le procès de La Rochelle n'est point isolé.

Partout l'on se trouve en présence de ventes fictives, et, comme cela ne leur suffit pas encore, les congréganistes se transforment en sécularisés fictifs, nous permettant ainsi de constater qu'ils ont le monopole de la fausseté et de la fourberie.

CHRONIQUE
LES PARIAS

Lorsque Pierre Derys, le peintre, entra chez moi, ce jour-là, il avait la figure si pâle, l'air si abattu, *les yeux si tristes, que j'eus une exclamation de stupeur.*

Derys était un ami de douze ans. Depuis le collège nous ne nous étions guère quittés, vivant la même vie, faisant les mêmes rêves.

C'était d'ordinaire, un bon vivant et un boute-entrain qui prenait le temps comme il arrivait.

Cette mine d'enterrement avait donc tout lieu de me surprendre.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demandai-je. Quelqu'un des tiens qui ne va pas ?...

Il hocha la tête, puis, après un moment de silence, murmura ce seul mot :

— Marie.

— Eh bien ?

Dans ses yeux je vis une douloureuse réponse à ma question. Certainement il y avait une mauvaise nouvelle de ce côté.

Mon cœur se serra.

Je connaissais le roman d'amour de mon ami, la pure idylle ébauchée par lui avec une jeune fille pauvre, une ouvrière, exquisement jolie, frêle et blonde, les traits d'une douceur étrange, d'un charme infini. J'avais entrevu plusieurs fois Marie que Pierre m'avait montrée avec orgueil, en me disant :

— Je l'aime, vois-tu, à en mourir.

— Et elle ?

— Je crois bien qu'elle m'aime aussi.

— Vous vous l'êtes dit ?

— Pas encore, mais l'heure approche. Et tandis que quelques sceptiques essaient de donner au peintre de décevants conseils contre ce projet de mariage, j'avais hâte cette jeune fille, sans fortune, mais honnête et bonne, et si jolie, si complètement jolie qu'elle ne pouvait manquer d'être pour cet artiste délicat, enthousiaste de la beauté, la meilleure et la plus sûre des compagnes.

— Que se passe-t-il ? répétai-je, inquiet, Marie serait-elle malade ?

— Pire que cela ! fit Derys.

J'hésitai.

— Quoi !... Serait-elle... morte ?

Il eut un geste découragé.

— Non ! elle n'est pas morte, mais quand, hier, je lui ai dit que je l'aimais, que mon plus grand bonheur serait de l'avoir pour compagne durant toute ma vie, elle a répondu qu'elle ne pouvait pas m'épouser et que mieux valait nous séparer.

Le ton dont il prononça ces mots faisait peine. Je savais que Marie était sa seule raison de travailler, d'espérer, de vivre.

— C'est inouï ! m'écriai-je. Je suis certain qu'elle partage ton affection. Cela crève les yeux ; je l'ai constaté vingt fois. Pourquoi ce refus ? Tu es un parti inespéré. Que t'a-t-elle objecté ?

— Rien. Elle a pleuré. Elle avait un gros chagrin, je l'ai bien vu, mais elle m'a laissé entendre qu'il existait un obstacle.

— Lequel ?

— Je ne sais pas. Malgré mes instances, elle n'a rien voulu m'expliquer. Quelque douloureux secret, probablement, quelqu'un de ces drames navrants et stupides qui brisent les bonheurs. Comprends ma torture... Ce qui arrive là est épouvantable.

***

Je demeurai rêveur.

Marie ! la jolie Marie ! Un secret douloureux, à elle qui vivait seule, courageusement, au-dessus de tout soupçon !

Derys me regardait, les yeux pleins de larmes, gêné, comme s'il avait quelque chose à me demander.

— Dispose de moi, mon ami, lui dis-je, si je peux t'être utile, de quelque façon.

— Oui !... peut-être... Un autre que moi sera mieux à même de raisonner cette jeune fille, d'essayer de la convaincre. Je suis trop affolé. J'ai trop de peine et ma tête est en feu. Il est impossible que Marie ne revienne pas sur cette décision qu'elle a prise à contre-cœur, je l'ai bien vu. Ce secret qu'elle me cache, il faut à tout prix que je le connaisse... Vas la trouver, je t'en supplie. Fais appel à ses sentiments. Dis lui aussi... que... quel que soit ce mystère dont elle fait un obstacle... Quel qu'il soit, entends-tu... je l'accepte... j'accepte tout, même ce qui pourrait me briser le cœur... Rends-moi ce service d'ami, de frère : vas, vas vite... je souffre tant !

— Allons vieille bête, fis-je, ému. Remontes-toi. Je prends mon chapeau et je cours chez Marie. Coûte que coûte, je saurai ce qu'il y a je te le promets et vous vous marierez, c'est moi qui te le dis.

Au fond, lorsque je me retrouvai dans la rue, en route pour accomplir ma délicate mission, je n'étais pas si sûr que cela qu'ils se marieraient.

L'obstacle qui avait motivé le refus de Marie devait être grave. Bien que décidé à faire appel à tout ce que je pourrais avoir d'éloquence, arriverais-je, à moi seul, à persuader cette jeune fille.

J'étais, ma foi, fort embarrassé, quand je montai les marches de l'escalier sombre de sa maison.

— C'est horiblement indiscret, pensai-je, d'aller ainsi lui rendre visite. Bah ! tant pis ! *Il s'agit de leur bonheur à tous les deux.*

Je trouvai l'ouvrière en larmes.

Je ne me rappelle plus comment je m'excusai mais au bout d'un petit quart d'heure de bonnes paroles et de pressantes questions, Marie laissa échapper un mot qui fut pour moi une indication précieuse :

— Mes parents !

— Vos parents ! m'écriai-je, stupéfait. Je vous croyais orpheline.

Son front se plissa.

— Non ! fit-elle.

Voici qui compliquait les choses. Probablement qu'elle nous avait caché l'existence de sa famille, à la suite de quelque malentendu qui, au moment de se marier, s'accentuait encore et lui faisait refuser le consentement nécessaire.

— Vous êtes donc bien mal avec vos parents ? demandai-je.

— Au contraire ! répondit-elle tout de suite.

— Ils seraient peinés peut-être de vous voir épouser Derys ?

— Oh ! non !... fit-elle, la voix tremblante, retenant mal un sanglot qui lui serrait la gorge.

— Alors... Je n'y suis plus du tout... Je ne vois pas ce qui peut...

— C'est Derys qui ne voudrait pas, s'il savait...

— S'il savait quoi ?

Je rougissais d'insister ainsi d'indiscrète façon. Il se pouvait que ses parents ne fussent pas complètement honorables et le sujet était délicat.

— Parlons franchement, suppliai-je. Y a-t-il eu dans votre famille quelqu'un de ces drames pénibles qui vous font craindre un refus de la part de Pierre. Il vous aime assez pour tout comprendre pour être indulgent.

Brusquement Marie releva la tête.

— Vous vous trompez. Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Il n'y a dans la vie de mes parents rien dont j'aie à rougir. Ce sont de braves gens, dignes de tous les respects, pauvres seulement, comme moi, mais je sais le cœur de votre ami assez haut pour ne point tenir rigueur de notre pauvreté.

Ce qu'il y a, je vais vous le dire puisque Pierre y tient tant. Il vaut peut-être mieux d'ailleurs, qu'il le sache.

Mon père qui était autrefois un bon ouvrier, robuste et gagnant bien sa vie, se trouva vers ses vingt-cinq ans, atteint d'un mal stupide épouvantable et qui ne pardonne pas : un cancer, d'autant plus épouvantable qu'il était sans remède et qu'il le défigura complètement, lui rongeant la face, faisant de ce malheureux un objet d'horreur et de répulsion.

En quelques mois la plaie avait fait des progrès effrayants. Tout travail était impossible à cet homme jeune encore pourtant et qui voyait tous les siens s'écarter de lui.

Il échoua dans un hôpital où on lui dit que son mal ne guérirait pas

Dans ces maisons de souffrance on a pitié de ces infortunés, on donne asile à ces parias. On leur procure du travail en les occupant dans les menues besognes du ménage. Ils ne portent jamais, mais nul ne les voit que des malheureux souffrant du même mal qu'eux et des médecins qui les plaignent et les soignent, impuissants, hélas, à arracher de leur figure l'affreux stigmate.

On fait mieux même que de leur donner la vie matérielle, cette vie qu'ils maudissent maintenant. Avec un touchante sollicitude on les groupe, on veut qu'ils se fassent des amis parmi leurs compagnons de misère et quelquefois plus que des amis : Il en est qui se marient entre eux.

Comprenez-vous maintenant le plaintif roman d'amour qui eut lieu entre deux de ces êtres, jadis beaux et sains, et soudain frappés de l'horrible mal.

Il se sont connus là et ils ont essayé de se faire un peu de bonheur l'un auprès de l'autre. Si leur visage était informe, répugnant même, leur âme était noble et bonne. Ils se sont compris. Ils se sont aimés.

Et, un jour, cette femme eut, dans sa détresse, une joie immense; elle allait être mère. Les médecins lui dirent qu'elle pouvait être tranquille. Le cancer n'était pas un mal héréditaire. L'enfant serait beau et sain, il serait leur consolation.

Ah ! oui ! j'ai été leur consolation à ces deux pauvres déshérités. Toute leur peine, ces longues années de calvaire ont été oubliées autour de mon berceau. Je suis née là bas dans une petite chambre de ce triste hôpital, au milieu de ces proscrits. Tous se sont penchés vers moi, ravis, et un sourire a éclairé leur face hideuse.

C'était la revanche de ces braves gens de me voir ainsi belle et forte, comme je l'étais fillette, *égayant leur sombre milieu, prodiguant* sans compter mes caresses d'enfant, habituée à ces laideurs qui ne m'effrayaient pas.

Un jour quand je pris un métier, le métier qui me permet de vivre honnêtement, je dus me séparer de mes parents, mais ils savaient que je les aimais toujours et, toutes les fois que je pouvais aller les caliner un peu, je n'y manquais pas. J'ai compris, maintenant surtout, quelle place je tiens dans leur cœur. Je me dois à eux pendant toute leur vie que je supplie Dieu de faire longue, alors que, d'ordinaire, leurs pareils ne tiennent guère à vivre.

Voilà mon secret, monsieur, voilà ce que je n'ai pas osé dire à Pierre, parce que c'était lui demander un trop grand sacrifice que d'accepter cette situation, que de me laisser donner encore un peu de mon temps à ces infortunés. Il vaut mieux, voyez-vous, que je ne lui impose pas ce fardeau, ce véritable cauchemar qu'une tendresse filiale seule peut supporter. Je me rends compte de la répulsion forcée qu'il aurait et je ne veux pas qu'il ait de la peine par moi.

Restons loin l'un de l'autre ! peut-être se mariera-t-il par ailleurs. Dites-lui que moi je ne l'oublierai pas.

Je regardais Marie. Elle parlait d'une voix grave et triste, le cœur visiblement brisé.

Jamais plus que ce jour là je ne fus frappé de sa beauté vraiment royale avec ses grands yeux noirs ses traits réguliers, sa peau diaphane, une peau admirable.

Oui, quelle ironie de l'incompréhensible destin de donner une pareille enfant à ces malheureux !

— M'autorisez-vous à tout raconter à Pierre ? demandai-je.

Pour toute réponse, Marie eut un geste découragé.

***

Voilà pourquoi, lorsque, quelques mois plus tard, Pierre Derys, grande médaille d'honneur du Salon avec son superbe tableau « La Bonté », se maria, il n'y eut pas, comme l'attendaient ses amis, de fête tapageuse.

Une fête eut lieu pourtant, mais ailleurs, une fête tout intime entre quatre personnes seulement et dans une chambre modeste d'hôpital, quatre personnes bien heureuses car le peintre aimait assez la jeune fille pour accepter de la seconder dans la tâche qu'elle s'était donnée ici-bas.

Et je sais que, toutes les semaines, depuis, il accompagne fidèlement sa chère femme dans sa visite coutumière.

Ce n'est plus vers le triste hôpital qu'ils se rendent, mais vers un petit pavillon coquet sous les fleurs, à la campagne auprès de Paris, où Pierre a installé ces deux malheureux à qui il doit la femme la plus charmante, l'incarnation vivante de son rêve d'artiste dans tout ce que la beauté a de plus pur et de plus triomphant...

Henry DE FORGE.

LES CLIENTS DE SAINT-ANTOINE

Voici que le clergé lui-même commence à s'émouvoir de l'exploitation du pouvoir illusoire de saint Antoine de Padoue.

Est-ce dans le but de moraliser un peu l'église catholique, ou bien est-ce parce qu'ils pensent que l'argent dont bénéficie actuellement saint Antoine, serait, avec plus de profit pour eux, employé à des messes à intentions ou à des saints sacrifices d'action de graces ?

Toujours est-il que l'abbé Hemmer a récemment protesté, avec assez de violence, au congrès sacerdotal de Bourges contre ce qu'il appelle les dévotions mercantiles.

M. l'abbé Hemmer est un joyeux pince sans rire. Il a cité le cas du catholique convaincu, apportant à un prêtre dix francs pour saint Antoine, à l'effet de faire faire, par le bon saint, les diligences nécessaires pour qu'il obtienne promptement le divorce.

Le prêtre refusa, paraît-il l'offrande, étant donné le but antichrétien auquel elle était destinée. Mais notre bon croyant jeta ses dix francs dans le tronc de saint Antoine, obtint son divorce et se remaria civilement. Ce qui prouve que, si saint Antoine sait retrouver les objets perdus, il lui peut arriver aussi, par hasard, de faire perdre la foi.

« Qu'y a-t-il d'étonnant, dit l'abbé Hemmer si les fidèles, dans leur confiance dans la puissance de l'argent, oublient de s'assurer de la complète moralité de ce qu'ils demandent : les uns veulent un bon testament, les autres un gros lot, d'autres une exemption de service militaire à laquelle ils n'ont aucun droit ; d'autres un succès d'examen auxquels ils se sont mal préparés. »

Ajoutons à cela le cas récent du gendarme qui promit dix francs à Saint-Antoine s'il arrivait à vendre dans de bonnes conditions un cheval de réforme qu'il prétendait être vigoureux et bien constitué...

Gageons que ni le *Pèlerin*, ni la *Croix*, ni tous les opuscules de la bonne presse, qui sont autant de feuilles de réclame pour saint Antoine ne reproduiront les paroles de l'abbé Hemmer. — Cela tuerait leur crédit... et elles en ont tant besoin !

TOUPET CONGRÉGANISTE

Le comble de l'audace paraît bien avoir été trouvé par « sœur Marie du Saint-Cœur de Marie », supérieure du Bon Pasteur de Nancy.

Après le retentissant procès qui souleva l'indignation de la France entière, après la divulgation de faits qu'un évêque lui-même fut contraint de qualifier « crimes » ; après la condamnation la plus bénigne qu'un tribunal ait jamais infligée pour des délits monstrueux, que fait sœur Marie du Saint-Cœur de Marie ? — Elle ose protester.

Tout mauvais cas est niable pour le bon cagot, mais l'évidence même de la plus ignoble exploitation ne ferme pas la bouche à la directrice du bagne clérical de Nancy. Alors que les mauvais traitements, les actions les plus inhumaines, sont publiquement dévoilés, *la « bonne sœur » parle au directeur de l'Univers* du dévouement des cornettes de sa maison. Il est impossible de concevoir une plus stupéfiante effronterie.

Mais la sœur protestataire va jusqu'à reprocher aux victimes de la maison de « travaux publics » qu'elle dirige, de « dire du mal de *celles* qui ont renoncé à tout pour leur faire du bien » — sans doute en les exténuant dans un labeur incessant, pour acquérir des immeubles, que M. Turinaz évêque de Nancy, déclare inutiles à la congrégation.

Et sœur Marie du Saint-Cœur de Marie qui a le cœur vraiment deux fois chrétien se paie le luxe de prier généreusement pour ses accusateurs, tout en faisant appel devant la justice du bon Dieu.

Le bon Dieu de cette « bonne sœur » est assurément un compère, sans quoi il y a fort longtemps que sa foudre serait tombée sur la maison où l'on exploite sans ménagements, où l'on martyrise sans pitié de mal heureux enfants. Il est vrai que Dieu est un mythe et un mensonge, tout comme la charité chrétienne.

Çà et Là

FANTAISIE CAPITALISTE.

Le tsar et la tsarine viennent de dîner chez un *richissime* russe, appelé Chérémétieff.

Ce Chérémétieff, entretient pour son plaisir, à sa résidence d'été, Oulianka, près de Pétersbourg, un corps de sapeurs-pompiers de trente hommes, avec vingt étalons superbes et les machines les plus modernes. En cas d'incendie durant son séjour à Oulianka, il ne manque jamais de se mettre à la tête de ses pompiers, monté sur un cheval fougueux et la tête couverte d'un casque d'argent doré.

Non loin de Moscou, il entretient un corps de pompiers tout semblable.

C'est plus utile, sans doute, que d'entretenir des danseuses, mais serait-ce aussi divertissant ?

—o—

UN ARBRE DE HUIT SIECLES

On mande de la Rochelle que la dernière tempête a abattu, à Vervant, un chêne-vert, appartenant à M. de Roumefort.

Cet arbre géant, qui mesure cinq mètres de diamètre, avait plus de huit siècles. La plupart des branches sont grosses comme le tronc des arbres ordinaires.

NOS DÉPÊCHES

(Par Services Téléphoniques Spéciaux)

L'anniversaire de la Commune

A PARIS

Paris, 19 mars. — Les socialistes ont célébré, hier, ainsi que chaque année à pareille époque, l'anniversaire de la Commune.

De nombreux groupes avaient organisé des réunions fraternelles, avec conférence et concert, qui toutes ont obtenu un très légitime succès.

Deux de ces réunions étaient présidées par d'anciens membres de la Commune : la réunion organisée rue Saint-Maur, par le groupe central du dixième arrondissement et les Révolutionnaires du quartier du Combat, a eu lieu sous la présidence du citoyen Martelet.

D'autre part, le citoyen Charles Longuet avait accepté la présidence de la fête du 14e arrondissement ; il y a rappelé les principaux épisodes des journées sanglantes. Après le citoyen Longuet, le docteur Clauzel a fait une intéressante causerie, et la parole a été donnée aux artistes. On a applaudi avec enthousiasme les citoyennes Camille de Ste-Croix, Marthe Clauzel, Samson, Berthe Lebey, Blanche Maës ; les citoyens Gallière, Detsol, Clozard, Thomas, et l'harmonie socialiste de Plaisance, qui avaient bien voulu prêter leur concours.

Notons encore, parmi celles qui ont le mieux réussi, la grande réunion organisée par les groupes socialistes des Batignolles et des Epinettes, où les citoyens Veber et Meslier, députés, Paul Brousse, conseiller municipal ont pris la parole.

Le citoyen Victor Renou, ancien député, délégué au Comité interfédéral, a présidé le punch socialiste organisé par le Réveil social de la Folie-Méricourt ; au cours de cette soirée on a applaudi les allocutions des citoyens Robins et Bertrand.

C'était le citoyen Heppenheimer, président ouvrier du conseil des prud'hommes, ancien conseiller municipal de la Goutte-d'Or, qui présidait la réunion de ce quartier. Avec lui ont pris la parole les citoyens Elie May, du syndicat de la presse socialiste ; Fleurot, du Comité interfédéral, et Buisson, du comité fédéral.

Les citoyens Ranvier, conseiller municipal, Théophile Cordé, Lignières, Daniel Coutures Decamps et René Mouton, ont pris la parole à la réunion de la F. S. R. autonome du 13e Louis Maurice a fait une intéressante conférence à la Maison commune du 3e, au cours de la réunion organisée par la Concentration socialiste révolutionnaire de cet arrondissement.

Citons enfin les réunions des groupes du 7e, d'Aulnay-lès-Bondy, du Grand-Montrouge de la Marianne (groupe théâtral de propagande révolutionnaire), du Réveil de la Chapelle-Goutte-d'Or, etc., qui toutes ont obtenu un très grand succès.

A MARSEILLE

Marseille, 19 mars. — Marseille, qui a pris une part si glorieuse au mouvement communiste de 1871 et qui a fourni son grand contingent de victimes et de martyrs à la noble cause populaire, ne laisse jamais passer l'anniversaire du 18 mars sans affirmer sa foi persistante en l'idéal de justice et de liberté pour lequel moururent tant de bons combattants de la démocratie. Aussi, nombreux furent, hier soir ceux qui participèrent aux fêtes et conférences commémoratives organisées dans les différents groupes de la ville.

EN ESPAGNE

Madrid, 19 mars. — Le parti socialiste a célébré mercredi, dans un grand meeting à l'Eldorado, l'anniversaire de la Commune de Paris et de la mort du socialiste allemand Karl Marx.

De nombreux discours ont été prononcés. Iglesias, chef du parti ouvrier, a fait en termes enthousiastes l'éloge de Karl Marx, qui a été, dit-il, le vrai rédempteur de l'humanité.

La fête s'est terminée par le chant de la « Marseillaise ».

Des cérémonies semblables ont eu lieu à Barcelone, Valladolid, Valence, Séville et dans d'autres villes.

On ne signale aucun incident.

L'invasion noire en Belgique

Bruxelles, 19 mars. — Hier, le citoyen Crombez a développé à la Chambre une interpellation sur l'application de la loi du 6 février 1885, concernant les congréganistes étrangers.

Il rappelle qu'au mois de décembre dernier il a vainement réclamé du ministre de la Justice une statistique des moines étrangers qui sont venus s'établir en Belgique à la suite des décrets français. Il est inadmissible, dit-il, que le ministre n'ait pu obtenir à cet égard des renseignements qu'il est de l'intérêt de tous les citoyens de connaître. Le pays a le droit de savoir quels sont ces gens qui, sous l'abri de la robe, viennent s'établir en Belgique. Le « Bulletin des Congrégations » a conseillé, il est vrai, aux congréganistes d'être à l'étranger prudents comme des serpents et simples comme des colombes (Rires).

Crombez, dit que des quelques milliers de congréganistes chassés de France, un grand nombre sont venus s'établir chez nous. Dans ces conditions, c'est un vilain cadeau qu'on nous a fait. C'est un danger d'autant plus grave pour notre pays que ces moines viennent se livrer chez nous au commerce et à la propagande politique. De 1846 à 1890, il y avait en Belgique plus de 150.000 religieux.

Depuis grâce à l'exode de France, nous